

Dominique Venner



Ernst Jünger

Un autre destin européen

éditions du
ROCHER

Biographie

ERNST JÜNGER

DU MÊME AUTEUR

Les Blancs et les Rouges. Histoire de la guerre civile russe, 1917-1921, nouvelle édition complétée, éditions du Rocher, 2007.

La Chasse, dernier refuge du sauvage ? (sous sa direction), Privat, 2007.

Le Siècle de 1914. Utopies, guerres et révolutions au XX^e siècle, Pygmalion, 2006 (prix Renaissance 2007).

De Gaulle, la grandeur et le néant, éditions du Rocher, 2004.

Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité, éditions du Rocher, 2002, rééd. 2004.

Histoire du terrorisme, Pygmalion, 2002.

Histoire de la Collaboration, Pygmalion, 2000, rééd. 2002.

Dictionnaire amoureux de la chasse, Plon, 2000 (Prix François-Sommer).

Les Blancs et les Rouges. La révolution et la guerre civile russe, Pygmalion, 1997 (Prix des Intellectuels indépendants).

Encyclopédie des armes de chasse, Maloine, 1997.

Histoire d'un fascisme allemand, 1918-1934, Pygmalion, 1996, rééd. 2002.

Les Armes qui ont fait l'Histoire, Crépin-Leblond, 1996.

Gettysburg, éditions du Rocher, 1995.

Histoire critique de la Résistance, Pygmalion, 1995, rééd. 2002.

Le Cœur rebelle, Les Belles Lettres, 1994.

Les Beaux-Arts de la chasse, Jacques Grancher, 1992.

L'Assassin du président Kennedy, Perrin, 1989.

Treize meurtres exemplaires, Plon, 1988.

Le Guide de l'aventure, Pygmalion, 1986.

Histoire de l'Armée rouge, 1917-1924, Plon, 1981 (couronné

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vaste bibliothèque. » Tout comme Goethe, ce père avait de la sympathie pour les Français et fit en sorte qu'Ernst apprît leur langue. Il organisa même pour lui, tout jeune, un séjour linguistique dans une famille française.

Un cancre rêveur et cultivé

Le premier bulletin scolaire du jeune garçon porte la mention « manque d'attention ». Cette observation se retrouvera souvent sur les livrets à venir. Ernst semble l'incarnation de ces cancre imaginatifs et talentueux, fermés aux mathématiques, mais passionnés de littérature, qui se révèlent écrivains de race. Sa passion pour la lecture, il la doit à sa mère, qui lui a légué la fantaisie de son esprit. S'il rejette les matières qui l'assomment, il apprend le latin et le grec dans le texte et compose des poèmes qu'il adresse à la presse locale. Tout jeune, il lit Alexandre Dumas, les récits d'aventures de Karl May, ou encore Jules Verne. Déjà éclectique, il lit aussi la Bible qui l'intéresse pour les histoires de bédouins, de meurtres et de razzias. Il lit également *Les Mille et Une Nuits*, l'*Edda* islandaise, Hésiode et Homère, qui laisseront en lui des empreintes profondes et contradictoires. Plus tard, dans le cours de son adolescence, il lira Nietzsche et Maurice Barrès, qui le marqueront de façon durable. Mais il lit aussi Oscar Wilde, Edgar Poe, Stendhal, Balzac, Baudelaire.

Avant la grande épreuve initiatique de la guerre, il a acquis dans un parfait désordre une ample formation de l'esprit par l'accès direct aux textes et à leurs auteurs. Ils ont agi sur lui, éveillant une multiplicité d'idées et d'émotions, favorisant aussi sa maîtrise de l'allemand et du français, donc une capacité peu commune pour exprimer pensées ou sentiments. Au sens

classique du mot, il a fait ses humanités, même si ce fut de façon peu académique. Son esprit a été enrichi et cultivé en profondeur, dans des proportions devenues rares un siècle plus tard. De surcroît, avec son frère préféré, il s'est frotté de près au monde parfois dangereux d'une nature ensauvagée. Sa préparation est donc particulièrement riche et équilibrée, tout en étant étrangère aux conventions scolaires.

Jeux interdits et sauvagerie

Chaque été, de longues vacances offrent à Ernst et à son cadet Friedrich Georg de vivre ce qu'ils ressentent comme la vraie vie. Leur père avait acheté une vaste maison à Rehburg, au nord-ouest de Hanovre. Après la prison du pensionnat, grâce à cette demeure et au pays qui l'entoure, les deux garçons découvrent un paradis de sauvagerie. À une heure de marche de la maison s'étend un lac immense et peu profond, le Steinhuder Meer, d'où part un ruisseau qui coule entre bois et marais. Pas une maison, pas un village à l'horizon. « Tout donnait le sentiment d'un bonheur inespéré, écrira Friedrich Georg. Personne ne nous imposait de limites. »

Loin des parents, les garçons vont faire de ce pays perdu un terrain de jeux interdits. Leur domaine est immense. Forêts, lac, marais, carrières abandonnées. Ils peuvent varier les explorations à l'infini, frôlant parfois la mort. Ils se frayent un passage dans une jungle inaccessible, les jambes lacérées par les ronces. L'endroit privilégié est le marais. Ils le parcourent nus, s'enduisant le corps de vase pour se protéger des taons et des moustiques. Ils se baignent parmi les roseaux, courent sur une surface herbeuse qui ondule sous les pas. Il leur arrive de s'enfoncer soudain dans une boue noire qui les aspire et d'où ils

se tirent avec peine. C'est leur jeu préféré, le plus dangereux, ignoré des parents. Quand le tapis herbeux cède et que les garçons s'enfoncent en hurlant de peur et d'excitation, ils se demandent s'ils s'en tireront encore cette fois. Puis, épuisés, ils se couchent dans l'herbe, au soleil, pour parler et parler encore. Sac au dos, les deux frères ont également rejoint un groupe du Wandervogel (« oiseaux migrateurs »), important mouvement de jeunesse, libertaire et *völkisch* ¹, qui prône l'écologie avant la lettre, le retour à la nature, loin des villes et du monde bourgeois.

Dans son roman autobiographique *Le Lance-Pierres* ², Ernst Jünger a conté avec humour les coups fumants de la bande de chenapans dont il était le chef. Son frère et lui rêvaient de découvertes et de pays tropicaux. L'aventure coloniale était alors à son zénith et la littérature populaire en chantait l'épopée. L'Afrique semblait le continent où pouvaient s'accomplir les rêves les plus fous. Une Afrique en partie vierge et encore peu peuplée, celle qu'évoquaient dans leurs souvenirs des aventuriers comme Stanley. Les deux frères dévoraient ces histoires, tout en s'indignant que l'on eût introduit dans l'éden africain la « civilisation », cette profanation de la sauvagerie. Aux missionnaires, médecins et colonisateurs européens, ils préféreraient de beaucoup « les marchands d'esclaves arabes [...] descendants de Sindbad le marin, des figures riches et dignes dans un monde magique. Brûler les villages, pourchasser les esclaves et faire rouler les têtes sur le sable, n'était-ce pas leur bon droit ¹ ? »

La Légion et le rêve africain

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE II

LES LIVRES À L'OMBRE DE MARS

En convalescence à Hanovre dans la demeure familiale, le lieutenant Jünger commence à effectuer pour lui-même la mise en forme des seize calepins dans lesquels il a noté au jour le jour ses souvenirs de la grande épreuve. Son père, y jetant les yeux, manifeste son enthousiasme. Convaincu de la qualité exceptionnelle de ce témoignage, il se propose de le publier à son propre compte. On prendra pour nom d'éditeur celui du jardinier, Robert Meier. Ayant en tête *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, Ernst, quant à lui, pense tout d'abord appeler son livre *Le Rouge et le Gris*, cette dernière couleur étant celle de l'uniforme allemand de campagne. Puis les réminiscences d'anciennes sagas islandaises lui souffleront le titre autrement évocateur de *In Stahlgewittern* (*Orages d'acier*).

Initiation dans l'épouvante

Entre-temps, la matière initiale des carnets a pris la forme d'un journal, genre littéraire qui, plus que tout autre, fera la réputation d'écrivain de Jünger et auquel il restera fidèle au-delà de son centième anniversaire. Bien d'autres combattants de la Grande Guerre ont entrepris de tenir un journal pour conserver la mémoire de l'expérience exceptionnelle qu'ils allaient vivre. La plupart ont abandonné après quelques jours ou quelques semaines. Pas Jünger. Non que ses notes gribouillées sur le vif

aient été rédigées sous la forme qui sera celle du livre. Julien Hervier a révélé que le premier journal, *Orages d'acier*, comme les suivants, mais dans de plus fortes proportions, a donné lieu à un travail considérable de réécriture avec une intention littéraire évidente. Ainsi la guerre, expérience existentielle paroxysmique, a-t-elle été non seulement la « mère » du soldat, mais aussi celle de l'écrivain. Sans doute Jünger était-il écrivain de naissance ou peu s'en faut, mais la guerre lui a offert l'occasion de naître vraiment à l'écriture et de révéler les dons portés en lui.

Se souvenant de la grande offensive du 21 mars 1918, au cours de laquelle il a été grièvement blessé une première fois au poumon, Jünger offre ainsi de cette épreuve une transposition philosophique et poétique : « La Grande Bataille marqua aussi un tournant dans ma vie intérieure, et non pas seulement parce que désormais je tins notre défaite pour possible. La formidable concentration des forces, à l'heure du destin où s'engageait la lutte pour un lointain avenir [...], m'avait conduit pour la première fois jusqu'aux abîmes de forces étrangères, supérieures à l'individu. C'était autre chose que mes expériences précédentes ; c'était une initiation, qui n'ouvrait pas seulement les repaires brûlants de l'épouvante. Là, comme du haut d'un char qui laboure le sol de ses roues, on voyait aussi monter de la terre des énergies spirituelles. »

Les Orages d'acier

Initialement sous-titré *Extraits du journal d'un chef de troupes de choc* et à partir de la quatrième édition, plus simplement, *Journal de guerre*, l'ouvrage ne répond pas à ce que l'on entend habituellement par un journal. Rédigé pour l'essentiel dans l'ordre chronologique, il n'est pas daté, et le

lecteur se perd souvent pour mettre une date, même approximative, sur les faits et circonstances rapportés. Jünger ne cachera pas que, pour lui, la préoccupation littéraire de l'artiste l'emporte sur le souci d'exactitude du mémorialiste. Autant par pudeur que par souci de distanciation, l'auteur a volontairement expurgé ses journaux de notations trop personnelles qui sont présentes dans les cahiers originaux ¹. Il a par exemple quasiment effacé l'évocation de relations avec des femmes. Dans *Orages d'acier*, il reste purement allusif sur son idylle avec une jeune Française surnommée « Jeanne d'Arc ». Il fait également l'impasse sur tout jugement défavorable à l'égard de supérieurs ou de la guerre en général, alors que les cahiers critiquent vertement les officiers d'état-major qui pratiquent l'héroïsme en chambre. Jünger s'y indigne de leur méconnaissance des réalités du front et de l'absurdité de certains ordres qui sacrifient la vie des soldats. Par exemple, à la date du 23 juillet 1918 : « Pour pouvoir rédiger quelques phrases ronflantes à l'intention de l'arrière, on a sacrifié les os de sept fusiliers ; et cela bien que l'absence totale de valeur tactique de la position fût largement connue, grâce à mes rapports et à quelques autres. » Commentaires supprimés dans les *Orages d'acier*, où l'auteur apparaît sous les traits d'un officier modèle, qui, dans la vérité des cahiers originels, se demandait parfois quand se terminerait « cette guerre de merde ».

La préface à l'édition de 1924 avoue avec un certain humour ce qui sépare les carnets notés sur le vif du texte ultérieur rédigé dans une intention littéraire : « Ce fut une étrange occupation, assis sur un siège confortable, que de déchiffrer les griffonnages de ces cahiers dont la couverture était encore engluée par la boue séchée des tranchées et maculée de taches sombres dont je ne savais plus s'il s'agissait de sang ou de vin ¹. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE III

WEIMAR ET LA RÉVOLUTION CONSERVATRICE

Avec une prescience frappante, dans *Le Boqueteau 125*, daté de 1925, Ernst Jünger annonçait l'émergence des acteurs d'un type nouveau qui allaient dominer l'histoire allemande et européenne des années 1920 et 1930 : « Je vois, écrit-il alors, se lever en Europe une génération nouvelle de chefs de file qui ne connaîtront ni peur ni répugnance à verser le sang, dénués d'égards, habitués à souffrir terriblement, mais aussi à agir terriblement et à mettre en jeu leurs plus grands biens. Une génération qui construit des machines et qui sait les défier, une génération pour qui la machine n'est pas un métal sans vie, mais un instrument de domination qu'il s'agit d'utiliser avec froideur d'esprit et violence de cœur. C'est ce qui forgera au monde un visage nouveau ! »

À Moscou comme à Rome, à Varsovie comme à Berlin, la guerre a façonné en effet un nouveau type qui supprime les phraseurs futiles de l'époque précédente. Des hommes enclins, selon la formulation de Nicolas Berdiaev, « à transposer les méthodes militaires dans l'aménagement de la vie, à pratiquer la contrainte méthodique – un type humain féru de pouvoir et respectueux de la force, qui s'est manifesté à la fois dans le communisme et dans le fascisme ¹ ».

Dans l'Allemagne chaotique des années 1920

En Allemagne, tout particulièrement, le destin des nouveaux « chefs de file » annoncés par Jünger leur sera imposé par l'époque. Ce destin avait commencé de se dessiner en 1914. Pour les survivants, il se nouera vraiment quatre ans plus tard, dans le cauchemar de la défaite et de la révolution.

Après la tension et les souffrances supportées par l'Allemagne pendant les années de guerre, la demande d'armistice aux premiers jours de novembre 1918, l'abdication de l'empereur et la proclamation de la république en pleine défaite déclenchent un raz de marée de révoltes. En moins d'une semaine, la puissante machine de l'État wilhelminien semble se volatiliser. Aux mutineries dans la flotte et dans l'armée, qui ont commencé dans les premiers jours de novembre, succèdent des soulèvements spartakistes ou anarchistes dans toutes les grandes villes allemandes.

Au soir du 9 novembre 1918, alors que Guillaume II a fait le choix de se réfugier aux Pays-Bas, Berlin et les grandes villes tombent au pouvoir d'émeutes spartakistes, version allemande du bolchevisme qui a triomphé l'année précédente en Russie. À Moscou, Lénine est convaincu que la révolution rouge va s'étendre à l'Allemagne. Et il s'en faudra en effet de peu. La mise en échec de ce projet révolutionnaire est dû à l'entente scellée entre le ministre socialiste Noske et les Corps francs (Freikorps), phénomène imprévu surgi du chaos et des décombres de l'ancienne armée impériale. Contre toute attente, ceux-là réussiront en Allemagne alors que leurs équivalents, les « gardes blancs », échouaient en Russie ¹.

Au sein des régiments mutinés, quelques volontaires se groupent spontanément à l'appel de jeunes officiers ou de simples sous-officiers tout juste arrachés à la guerre. Ils ne sont pas mûrs pour se laisser insulter et malmener par les émeutiers et

les foules en furie. Tandis qu'on leur crache à la figure, qu'on leur arrache les épaulettes, symboles d'autorité, qu'on leur fait la chasse dans les rues, ils font face. Dans des casernes désertées, ils se regroupent, constituant de petites unités de volontaires qui prennent le nom d'un chef improvisé. Ces corps francs ont l'avantage du métier, des armes et de l'audace. Bientôt, ils seront rejoints par des étudiants et des lycéens trop jeunes pour avoir été mobilisés et qu'enflamme le sombre patriotisme de la défaite. L'un d'eux, Ernst von Salomon, deviendra plus tard célèbre en racontant de façon haletante leur aventure dans un livre torrentiel que de jeunes activistes liront partout en Europe ¹.

Le fragile gouvernement socialiste de novembre a besoin d'eux. La police et l'armée s'étant volatilisées, ils sont le dernier rempart du Reich contre les insurrections. À l'appel du ministre Noske, les Corps francs sauveront une république qu'ils n'aiment pas. À deux reprises, en décembre 1918 et janvier 1919, ils vont reconquérir Berlin puis intervenir dans tout le Reich pour écraser les soulèvements rouges. Cela se fait à coups de canon et de mitrailleuses, avec des centaines de morts et pas mal d'atrocités de part et d'autre. L'Allemagne est entrée pour longtemps dans un état endémique de guerre civile. Le dernier acte de cette époque des troubles armés sera le putsch de Munich, le 9 novembre 1923, qui fera connaître le nom d'Adolf Hitler.

Après 1923, jusqu'en 1930, la république de Weimar traversera une période d'accalmie. C'est alors, durant ces quelques années, que surgit un fourmillement de mouvements et de journaux nationalistes au sein desquels Ernst Jünger va jouer un rôle de premier plan. Par réciprocité, ils vont le porter à l'un de ses apogées.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. Nicolas Berdiaev, *Les Sources et le Sens du communisme russe*, Gallimard, 1951.

1. Dominique Venner, *Les Blancs et les Rouges. Histoire de la guerre civile russe, 1917-1921*, éditions du Rocher, 2007.

1. Ernst von Salomon, *Les Réprouvés (Die Geächteten, 1930)*, Plon, 1931, rééd. Bartillat, 2007.

1. Armin Mohler naquit à Bâle (Suisse), le 12 avril 1920, il est mort le 4 juillet 2003. Sur ses années auprès de Jünger, il a publié un ouvrage non encore traduit, *Ravensburger Tagebuch. Meine Jahre mit Ernst Jünger*, Karolinger, 1999.

1. Armin Mohler, *La Révolution conservatrice en Allemagne, 1918-1932*, traduction de Henri Plard et Hector Lipstick, Pardès, 1993. Bibliographie française établie par Alain de Benoist. On peut également consulter *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, sous la direction de Louis Dupeux, Kimé, 1992. Armin Mohler souligne que le concept de la révolution conservatrice pourrait être étendu à toute l'Europe. Il cite le Russe Dostoïevski (1821-1881), les Français Georges Sorel (1847-1922) et Maurice Barrès (1862-1923), les Italiens Vilfredo Pareto (1848-1923) et Gaetano Mosca (1858-1941), les Espagnols Miguel de Unamuno (1864-1936) et José Ortega y Gasset (1883-1956).

2. Armin Mohler note que Maurras utilisa incidemment la formule dans *L'Enquête sur la monarchie* (1909) : « On ne réussira jamais une révolution, surtout une révolution conservatrice, une restauration, un retour à l'ordre, qu'avec le concours de certains éléments administratifs et militaires. » Mais « révolution conservatrice » est employée ici dans un sens restrictif, celui de la contre-révolution. Le contenu allemand est très différent.

1. Julien Gracq, *Préférences*, José Corti éditeur, 1989, p. 250 et s.

1. Ernst Jünger, *Le Travailleur (Der Arbeiter. Herrschaft und Gestalt, 1932)*, traduction de Julien Hervier, Christian Bourgois, 1989, p. 316. Dans son *Journal de guerre et d'Occupation* (Julliard, 1965, p. 474), Jünger nuance ce point de vue par le rappel du souvenir décevant des quelques semaines durant lesquelles, à la fin de 1923, il avait été le correspondant à Leipzig du célèbre capitaine Rossbach. Mais à cette époque, les Corps francs avaient été dissous et s'étaient transformés en réseaux clandestins ou en associations d'entraide, ne jouant plus le rôle historique qui avait été le leur jusqu'en 1921.

1. Sur le putsch de Kapp (13 mars 1920), on se reportera à notre étude : *Histoire d'un fascisme allemand. Les Corps francs du Baltikum et la révolution conservatrice*, chapitre XI. À l'époque, Jünger était officier dans

la Reichswehr. À ce titre, il était intervenu à Hanovre pour disperser une émeute spartakiste prenant prétexte du putsch de Kapp.

1. Les Lumières sont entendues ici comme idéologie et non dans la réalité historique complexe, multiple et souvent positive du mouvement des idées des Lumières qui affirmait la vocation de chaque (*Suite de la note 1 de la page 67.*)

homme (européen) à penser en dehors des dogmes et, chez Montesquieu, la capacité de chaque peuple à penser le bien par lui-même, selon ses lois et sa culture. Différencialisme contre lequel s'insurgera Condorcet pour qui, dans sa vision universaliste et mathématique, « une bonne loi doit être bonne pour tous les hommes, comme une proposition vraie est vraie pour tous ».

1. Moeller van den Bruck, *Le Troisième Reich*, éditions Alexis Rédier, 1933, rééd. Fernand Sorlot, 1981.

1. *Le Troisième Reich*, op. cit. Du même auteur, *La Révolution des peuples jeunes*, préface d'Alain de Benoist, Pardès, 1993.

2. La littérature française sur le mouvement de la jeunesse et le Wandervogel reste faible. On peut cependant consulter Karl Höffkes, *Wandervogel. La jeunesse allemande contre l'esprit bourgeois (1896-1933)*, Pardès, 1985. Hans Blüher, *Wandervogel. Histoire d'un mouvement de jeunesse*, Les Dioscures, 1994. L'un des inspirateurs du mouvement *bündisch* était le poète Stefan George (1868-1933), dont l'un des disciples sera le colonel Claus von Stauffenberg (1907-1944), organisateur de l'attentat du 20 juillet 1944.

1. Le film de Pierre Granier-Deferre *La Horse* (1970), avec Jean Gabin dans le rôle principal, suggère quelque peu la nature fière, silencieuse, rude et féodale de Claus Heim.

1. Ernst von Salomon, *La Ville (Die Stadt, 1932)*, *La Ville*, Gallimard, 1933.

1. Louis Dupeux, *Stratégie communiste et dynamique conservatrice. Essai sur les différents sens de l'expression « national-bolchevisme »*, Honoré Champion, 1976. L'auteur propose la définition suivante : « Le "véritable" national-bolchevisme est une idéologie de l'extrême droite la plus radicale, dont les représentants reprennent à leur compte la révolution socio-économique du communisme soviétique et l'alliance avec ce communisme soviétique, car ils croient, sur la base de la dynamique conservatrice, que dans un contexte communiste et d'Europe de l'Est, la germanité et les valeurs traditionnelles triompheraient au bout du compte. » Définition intéressante mais qui néglige la part de russophilie nullement bolchevique inscrite dans la tradition historique de l'Allemagne du Nord et de la Prusse. D'autre part,

dans l'Allemagne de cette époque, on peut se demander ce que signifie le terme « extrême droite », fourretout polémique plus que catégorie idéologique et politique.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pensée politique indigente. Après quelques mois, Jünger cédera la direction à son ami le néopaïen Friedrich Hielscher.

De 1927 à 1930, infatigablement, Jünger collabore aussi à *Widerstand*, la revue de Niekisch. Et pendant les huit premiers mois de 1930, il sera en outre coéditeur avec Werner Lass de l'hebdomadaire *Die Kommenden*, influent dans le mouvement de la jeunesse.

Un nationalisme provocant

Ce seront ses dernières collaborations à la presse politique. Il ne publie rien en 1931 et tout au plus une dizaine de critiques littéraires en 1932 et 1933. En 1929, dans la première version du *Cœur aventureux*, il a déjà nettement pris ses distances avec toute action collective.

À de multiples signes on sentait que l'époque changeait. Vers 1930, les cercles de la droite révolutionnaire sont en perte de vitesse, tandis que monte la puissance nouvelle d'Hitler et du parti national-socialiste.

Pendant les années d'effervescence de la révolution conservatrice, Jünger n'est certes pas un activiste engagé dans la rue ni un idéologue. Il s'impose cependant dans tous les journaux et petites revues du moment par son aura de soldat prestigieux et son style magique. Au dire d'Ernst von Salomon, il est le seul écrivain de la droite révolutionnaire dont les écrits suscitent parfois des commentaires dans la presse extérieure à cet étroit milieu.

Conscient de ce rayonnement, Jünger nourrit même un bref instant l'ambition de fédérer autour de lui tout le courant nationaliste. Cette illusion durera peu. Dans son appel « *Schliesst euch zusammen !* », publié dans la *Standarte* du 3

juin 1926, il presse les groupes rivaux de constituer un « front nationaliste ». L'appel reste sans écho, s'enlisant dans des discussions stériles de petits chefs. L'unification se fera, mais derrière un véritable animal politique, lorsque le parti national-socialiste entamera son ascension vers le pouvoir à partir de 1930.

Au cours des années précédentes, Jünger s'est clairement réclamé du nationalisme et pas du plus modéré. On en trouve la trace dans la préface qu'il accorde en 1926 à un pamphlet radical de son frère Friedrich Georg, *Aufmarsch des Nationalismus* : « Nous revendiquons le nom de nationalistes – un nom qui est le fruit de la haine que nous vouent la populace grossière et raffinée, la canaille cultivée, le grouillement des attentistes et des profiteurs. [...] » « Nous ne revendiquons pas l'universalité. Nous la rejetons, depuis les droits de l'homme et le suffrage universel jusqu'à la culture et aux vérités générales [...] » « Nous ne voulons pas l'utile, le pratique ou l'agréable, nous voulons le nécessaire – ce que veut le Destin ¹. »

Trois ans plus tard, en 1929, sa vision s'étant modifiée, il saisira l'occasion de préciser que, pour lui, le nationalisme n'est pas un absolu : « Le mot nationalisme est un drapeau fort utilisable pour fixer clairement la position de combat originale d'une génération pendant les années chaotiques de transition ; ce n'est aucunement, comme le croient beaucoup de nos amis et aussi de nos ennemis, l'expression d'une valeur supérieure : il désigne une condition, mais non pas notre but ¹. »

Une thérapie contre la défaite

Au cours des grandes années de la révolution conservatrice, la pensée métapolitique de Jünger n'a pas cessé d'évoluer. Elle a

été marquée par les événements que nous avons rapportés, principalement l'invasion militaire de la Ruhr par la France, qui provoqua une véritable commotion nationale. Elle fut peut-être influencée aussi par les deux années d'études de philosophie et de biologie entreprises par l'ancien officier dès le second semestre de 1923 à l'université de Leipzig, sous le magistère philosophique de Felix Krüger et de Hans Driesch. Au printemps 1925, ses études furent coupées par un stage à l'Institut océanographique de Naples qui lui fit découvrir un paradis de la flore et de la faune. Expérience qui influencera sans doute sa future carrière d'entomologiste et l'attrait exercé sur lui par la garrigue méditerranéenne.

Le devoir de réserve imposé par son statut d'officier de la Reichswehr jusqu'en août 1923 ne lui avait pas interdit de préparer les pages explosives du *Boqueteau* 125, vraisemblablement influencées par ses études de philosophie. Terminé à la fin de 1924, cet essai, nous l'avons dit, fut officiellement publié en 1925. C'est justement dans la période 1925-1927 que la carrière de journaliste politique de Jünger est la plus riche ¹. Après le traumatisme de 1923, la défaite allemande de novembre 1918 lui est apparue comme une blessure purulente. Il recherche alors une thérapie dans la formulation d'une idéologie nationaliste sans pathos sentimental. Sa vision politique n'accorde aucune importance à l'opposition gauche/droite. Il estime que socialisme et nationalisme ne sont pas contradictoires mais au contraire « l'expression d'une même force ». Suivant une formule en usage dans certains cercles d'officiers, le nationalisme sera vécu comme « un devoir altruiste envers le Reich », et le socialisme comme « un devoir altruiste envers le peuple ». Le seul adversaire clairement désigné est le « bourgeois », objet de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mouvement réciproque s'éveillèrent en Allemagne les démons du pangermanisme.

La guerre de 1914-1918 porta ces passions au paroxysme. Les Français prétendirent mener « la lutte de la civilisation contre la barbarie », ainsi que l'écrivait Bergson le 8 août 1914. « Devenus forts comme nation, renchérissait Bainville, les Allemands se sont rués dans la barbarie... Ils sont retournés à l'état primitif et à leur fonction de hordes envahissantes » (*Cent Ans d'illusions sur l'Allemagne*, 1917). En face, par la voix de Thomas Mann (*Considérations d'un apolitique*), les Allemands se voyaient en défenseurs de l'art contre l'intellectualisme, de la culture authentique contre le cosmopolitisme et l'artificialité dont ils faisaient les attributs de la France.

Le « combat pour la civilisation et le droit » mené par la République contre l'Allemagne favorisa une propagande xénophobe d'une violence inégalée. Tout était bon pour inculquer à l'opinion une haine absolue des Allemands, afin de « tuer la bête pour tuer le venin », comme l'écrivait Gabriel Langlois dans *L'Allemagne barbare* (Walter et Cie, 1915). Des savants furent requis pour démontrer que les « Boches » avaient été de tous temps détestables et, finalement, étrangers au genre humain. « Pour admettre qu'un Allemand soit un homme comme les autres, écrivait froidement le Dr Edgar Bérillon, éminent professeur à l'École de psychologie, ami de Charcot, il faut ne jamais avoir eu l'occasion de considérer avec attention un spécimen de sa race... »

Cette passion aveugle incita Charles Maurras, célèbre doctrinaire de la monarchie, à conseiller de « détrôner les Hohenzollern », et de traduire leur peuple « devant les assises de l'univers », un Nuremberg ou un TPI avant la lettre. Il recommandait même de « fusiller Unter den Linden [ou dans] la Wilhelmstrasse Guillaume et ses fils », sans qu'il soit même

besoin de réunir un tribunal. L'embrasement des haines rendait fous les plus intelligents.

Après 1918, la hargne contre l'Allemagne affamée et vaincue mais potentiellement puissante inspira la politique étrangère de la France, arc-boutée dans la préservation des clauses les moins défendables du traité de Versailles.

Traité n'est d'ailleurs pas le mot puisque tous les articles avaient été imposées aux Allemands sans négociation possible. Démissionnant pour protester contre l'intransigeance de Clemenceau, l'économiste J. M. Keynes, délégué financier du gouvernement britannique, a tout résumé en une phrase : « Cette paix, qui contient en germe la décadence de toute la civilisation européenne, est une des actions les plus scandaleuses qu'ait pu commettre un cruel vainqueur au cours des siècles civilisés ¹. »

En exigeant des politiciens de Weimar une signature sans discussion, Clemenceau les désignait à l'opinion de leur pays comme des traîtres. On ne peut pas dire que la République française ait fait des cadeaux à sa petite sœur allemande ! En 1923, sous prétexte d'un retard dans les « réparations », Poincaré fit occuper la Ruhr, ce qui provoqua une résistance unanime et de sanglantes représailles en retour. Les conséquences en chaîne plongèrent le pays dans un effroyable chaos. Comme durant la dernière année de la guerre, on mourrait de faim pendant que les trafiquants s'engraissaient.

La haute chevalerie de la guerre

C'est à cette époque qu'Hitler commença son ascension. Pourtant, malgré son émotion légitime de patriote allemand, jamais Ernst Jünger n'émit à cette époque ni par la suite le moindre aigreur ni animosité contre la France et les Français. Il

est vrai que, dans ces années-là, tous les Français ne cédaient pas aux délires de l'ancienne « revanche ». Jünger citera plus tard plusieurs écrivains français qu'il lisait, Drieu la Rochelle, mais aussi Montherlant. « Je le mets, écrit-il, de même que Saint-Exupéry et Quinton, au petit nombre de cette haute chevalerie qu'a produite la première grande guerre ¹. »

Henry de Montherlant (1896-1972) avait participé à la guerre de 14-18, bien que de façon un peu lointaine. Il avait cependant été blessé. Il publia ensuite plusieurs ouvrages s'y rapportant indirectement, notamment *La Relève du matin* (1920). Il deviendra même secrétaire général de l'ossuaire de Douaumont.

Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) était trop jeune pour avoir participé à la Grande Guerre, mais il rejoignit la chevalerie des pilotes de l'Aéropostale en 1926. Rude expérience évoquée dans *Courrier Sud*, son premier livre, en 1929. Affecté à sa demande, malgré son âge, dans une escadrille de combat en 1944, il sera tué en plein vol, le 8 septembre de la même année. Son très beau récit *Pilote de guerre* (1942) a pour sujet les combats aériens désespérés de 1940. Jünger n'avait pu lire ce livre à l'époque de son commentaire.

Le troisième personnage cité par Jünger est à juste titre René Quinton (1865-1925). Ce fut un très authentique combattant et un penseur profond. Scientifique de haut niveau, officier de réserve, il reprit du service volontairement en 1914, à quarante-huit ans, comme capitaine d'artillerie. Il termina la guerre avec le grade de lieutenant-colonel, huit blessures, sept citations et la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Dans ses *Maximes sur la guerre* (Grasset, 1930, rééd. Porte-Glaive, 1989), vrai traité de stoïcisme guerrier, il idéalise ce que ses compatriotes considéraient comme une horreur. Jünger parlera

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Travailleur ne prend rang parmi les « figures » qu'en raison de son rapport avec la « forme » originelle. Il ne se réalise qu'en exprimant la « forme », en s'y conformant. Jünger suggère qu'au sein du monde des Travailleurs, analogue à la pyramide de l'ancienne armée prussienne (un de ses modèles de prédilection), le rang de chacun est déterminé par son rapport à la « forme », autrement dit avec le principe vivant du nouvel État. Ce qui en est suggéré ressemble à une structure militaire hiérarchisée par le mérite (adéquation avec la « forme ») sur le mode prussien de la libre obéissance. La « mobilisation totale » se trouvera ainsi réalisée, qui a pour vocation de « conférer la puissance et non d'assurer le progrès ».

Jünger pense à bon droit qu'Hitler et son parti ont falsifié cette idée en remplaçant la notion spiritualisée de l'État prussien par celle de la race.

1. Article publié dans *Die Standarte*, 13 septembre 1925.

2. *Journal de guerre et d'Occupation, 1939-1948*, traduction d'Henri Plard, *op. cit.*, p. 477, notations du 29 mars 1946.

1. *Le Cœur aventureux* (1929), traduction de Julien Hervier, Gallimard, 1995. Les citations que l'on trouve ici proviennent d'une traduction partielle réalisée par Armin Mohler. Sa forme est légèrement différente de celle d'Hervier. Sous le même titre *Le Cœur aven* (*Suite de la note 1 de la page 109.*)

tureux, Jünger a écrit un nouveau texte fort différent en 1938. Cette deuxième version, qui fut traduite par Henri Thomas pour Gallimard (1942), efface le contenu nationaliste, tandis que l'esprit nietzschéen de la première version est fortement atténué, sans disparaître complètement.

1. Ernst von Salomon, *Le Questionnaire*, p. 241.

1. *Le Travailleur* (1932), traduction de Julien Hervier, Christian Bourgois, 1989, p. 39. Toutes les citations sont extraites de cette édition.

1. Alexis de Tocqueville, (1856) ; Yves-Marie Bercé, *La Naissance*

dramatique de l'absolutisme, 1598-(*Suite de la note 1 de la page 114.*)
1661 (éditions du Seuil, 1992) ; Arlette Jouanna, *Le Devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1559-1661* (Fayard, 1989) ; Jean-Marie Constant, *La Folle Liberté des baroques, 1600-1661* (Perrin, 2007)...

1. Pour une interprétation du concept ou « figure » de l'*Arbeiter*, on peut consulter la contribution de Louis Dupeux, *Ernst Jünger, du nationalisme absolu à la gnose totalitaire de l'Arbeiter, 1925-1932*, dans le « Dossier H » *Ernst Jünger, op. cit.*

1. Julien Hervier, introduction aux *Journaux de guerre, I : 1914-1918*, p. XXXVIII-XXXIX.

CHAPITRE VII

MYTHE DE LA PRUSSE ET MYTHE DE LA RACE

L'idée prussienne de l'État, idée hautement spirituelle, a peu en commun avec l'idée purement administrative, individualiste et fonctionnelle de l'État qui prévaut en France depuis Louis XIV.

Qu'est-ce donc que la Prusse ? « La Prusse n'est pas une nation, elle est le visage pur et grave de la vie. » Cette parole poétique, que l'on croirait surgie de la plume d'Ernst von Salomon, est d'un écrivain français qui comprenait le mystère de la Prusse, œuvre de l'esprit autant que construction politique ¹.

Être libre et servir

Parlant de la *prussianité*, Spengler a proposé une définition plus historique : « Dans ce mot se trouve tout ce que nous, Allemands, nous possédons non pas de pensées vagues, de désirs, d'idées, mais bien plutôt de volonté, de devoir, de pouvoir qui ont la force du destin. [...] Être libre – et servir : il n'y a rien de plus difficile que ces deux choses-là ; seuls les peuples dont l'esprit, dont l'être se fonde sur de telles capacités et qui peuvent réellement être libres et servir, ont le droit de prétendre à un grand destin. Servir, c'est là le style de la Prusse ancienne [...]. Point de "Je" mais un "Nous", un sentiment collectif dans lequel chacun engage toute son existence. Le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE VIII

L'EXIL INTÉRIEUR

L'écrivain Julien Gracq découvrit par hasard *Sur les falaises de marbre*, au plus noir de l'Occupation, à la librairie de la gare d'Angers ¹. Il l'ouvrit dans l'attente d'un train et ne put s'arracher à sa lecture. Ce roman, dira-t-il, « est le chef-d'œuvre de Jünger ». Dans *La Littérature à l'estomac*, célèbre pamphlet de 1950, dirigé contre la commercialisation de la littérature, il ajoutera : « Je donnerais presque toute la littérature des dix dernières années pour le livre d'Ernst Jünger *Sur les falaises de marbre* ². » Plus tard, il écrira encore : « Ce livre qui voit le jour à une des charnières de l'histoire [1939] est un livre qui nous parle de Jünger, et qui nous parle à travers lui de nous et de notre temps [...]. Je crois qu'il faut lire *Sur les falaises de marbre* comme un livre emblématique. De grandes images le traversent, qui ont été, qui sont encore, celles de notre vie d'hommes du milieu du siècle, de nos joies et de nos désastres [...]. Ce sont les figures de notre *donne* : émouvantes ou terribles, ce sont les figures sous lesquelles notre destin nous a été distribué ¹. »

Le guerrier retiré du monde

Ces pensées de Julien Gracq condensent dans une certaine mesure le propos de notre essai. Ernst Jünger est par excellence le témoin des figures successives du destin européen au cours du

plus cruel des siècles. Pourtant, *Sur les falaises de marbre* ne parle que pour un moment précis de ce destin. Ce roman codé ne peut être isolé de l'époque qui l'a vu naître, et cela indépendamment de tout jugement artistique.

Dans le texte que l'on vient de citer, Julien Gracq rappelle succinctement la carrière de Jünger, écrivain et soldat. Nous la connaissons bien dans ses étapes successives. Les lectures sans fin de l'enfance et de l'adolescence, coupées de courses aventureuses dans une nature préservée. L'épreuve fondatrice de la Grande Guerre, l'héroïsme insolent du jeune officier des troupes d'assaut, couturé de cicatrices, marqué à jamais par l'ivresse des assauts et l'implacable dureté des tranchées. La naissance de l'écrivain, dès le casque déposé. Et quel écrivain ! Auteur d'abord de livres de guerre puis de livres politiques qui font de lui le phare intellectuel d'une nouvelle pensée radicale, ramassée dans le manifeste fracassant *Le Travailleur*. Et voici que, soudain, celui que l'on imaginait parfois comme une sorte d'annonceur du mouvement victorieux de 1933 se détourne de la manière la plus abrupte et la plus libre. Aux avances qui lui sont faites, il répond sèchement : « Il n'y a pas de place, pour moi, dans une armée où Goering est général. » Jünger devient une sorte d'émigré de l'intérieur. Il voyage, il médite, puis il écrit en 1939 son roman de rupture, *Sur les falaises de marbre*, dont le sens est aussitôt compris en Allemagne.

Alors que les premiers exemplaires sortent de l'imprimerie, une nouvelle guerre éclate. Jünger est mobilisé, mais l'enthousiasme d'autrefois a fait place à la résignation. Les occasions offertes de monter au feu seront rares et il ne s'en plaint pas vraiment. Après la campagne de France, ayant ordonné à ses hommes de toujours respecter les vaincus, il est nommé à l'état-major des forces d'occupation. Hormis quelques permissions et trois mois de mission au Caucase, il passe le

restand de la guerre à Paris, nouant des relations amicales avec tout ce que la capitale française compte de talents. Mêlé indirectement au complot du 20 juillet 1944, il échappe au sort de tant d'autres officiers. Durant une longue vie qui va connaître d'autres développements moins dramatiques, il a traversé ainsi maints périls mortels, bénéficiant d'un étrange privilège d'invulnérabilité.

Résumant cette vie avec ses propres mots, Julien Gracq compare Jünger à « ces guerriers moyenâgeux qui suspendaient un jour leur épée aux murs d'un cloître ». L'image est belle, mais la longue existence de l'écrivain est scandée de plus de rythmes que cette seule alternance. Il est vrai que *Sur les falaises de marbre* marque une rupture tranchée au milieu de cette vie, révélatrice de l'immense fracture qui frappera bientôt l'esprit et le destin des Européens. Nous nous réservons d'y revenir plus loin ¹.

Cette rupture dans la vie et l'œuvre de Jünger comporte plus d'une énigme. Le guerrier tenté par les rêves d'une brutale révolution se retire soudain du monde, mué en ermite humanitaire et pacifiste, herborisant sur les hauteurs des *Falaises de marbre*. Ce sont des inattendus qui incitent le moins curieux des spectateurs à se poser des questions.

La Nuit des longs couteaux

Pour tenter de comprendre cette mutation, il est nécessaire de faire retour sur les années qui ont suivi la publication du *Travailleur*, l'arrivée au pouvoir d'Hitler, le 30 janvier 1933, puis les pleins pouvoirs pour quatre ans qu'accorde le Reichstag le 23 mars suivant par 441 voix contre 94, à l'occasion de ce que l'on a qualifié de coup d'État légal.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

été exclu de l'université sans pension, dépendant de quelques amis pour survivre. Plongé dans une noire amertume, il lancera dans son propre *Journal (Glossarium)* des attaques venimeuses contre son ami Jünger, lui reprochant son apparent détachement et son progressif retour en grâce.

Gottfried Benn et Martin Heidegger

Un autre exemple d'illusion est offert par le médecin et poète expressionniste Gottfried Benn (1886-1956), l'un des trois grands intellectuels allemands, avec Carl Schmitt et Martin Heidegger, à s'être un temps compromis avec le III^e Reich. Cependant, à la différence des deux autres, il n'a jamais eu de relations personnelles avec Jünger, qu'il a même longtemps ignoré. Il le rangeait tout au plus dans la catégorie des militaires qui écrivent des livres. Nommé par les nazis vice-président de l'éphémère Union des écrivains nationaux, il sera évincé de cette fonction, à la fin de 1934, pour déviation idéologique, se voyant alors contraint de se replier sur ses fonctions de médecin militaire et ses méditations solitaires.

Beaucoup plus célèbre que le cas de Benn est celui de Martin Heidegger, plus riche aussi de signification. À l'automne 1932, celui qui deviendra le plus influent philosophe de son temps enseigne à l'université de Fribourg-en-Brisgau. Il est absorbé par ses travaux consacrés à la pensée de Parménide et d'Anaximandre. Autant dire qu'il est loin de toute politique. Néanmoins, au dire de son disciple, l'historien Ernst Nolte, le philosophe était « un “socialiste national” au sens littéral du terme, c'est-à-dire qu'il entendait susciter en Allemagne une réconciliation des classes, en même temps qu'il respectait les autres peuples ¹ ». Il appartenait « à la tendance *völkisch* qui a

effectué la première critique contre Hitler, de l'intérieur même du national-socialisme ». Après un congé, il rentre à Fribourg à la mi-mars 1933. Hitler est chancelier depuis six semaines. À partir de ce moment, l'Allemagne entre dans un processus révolutionnaire impliquant des actes de violence, mais aussi des espoirs confortés par des décisions jugées favorablement par les Allemands, notamment les plus jeunes. Simone Weil l'a noté : « Seules les générations d'avant-guerre restent attachées au régime [de Weimar] ; toute la jeunesse est animée depuis la crise, qui l'a privée de tout espoir, d'une haine violente contre le capitalisme, d'une ardente aspiration vers un régime socialiste². » C'est ce que semble incarner Hitler et cela ne déplaît pas au professeur Heidegger.

Le « Mai 68 » national-socialiste

L'Université allemande ne reste pas à l'écart du mouvement général. À Fribourg, les étudiants nationaux-socialistes sont nombreux. Ils exigent de participer au gouvernement de l'université. Les professeurs les plus conservateurs s'y opposent, voyant dans cette revendication une forme de « bolchevisme ». On parlerait aujourd'hui d'esprit « Mai 68 ». Le recteur Wilhelm von Möllendorff, élu par ses pairs au mois de décembre précédent, est récusé par les étudiants qui incarnent le cours nouveau. Devant une situation bloquée, les professeurs se tournent vers Heidegger, qu'apprécient les étudiants. Le recteur en titre réunit lui-même une session extraordinaire du sénat de l'université, donne sa démission et propose la candidature de Heidegger, qui est élu le 21 avril 1933 à l'unanimité moins deux abstentions.

Le philosophe n'est pas un conservateur. Il est sensible au

thème de la mise en harmonie de tous ceux qui participent au travail allemand, qu'ils soient ouvriers, étudiants, fonctionnaires, cadres économiques ou professeurs d'université. C'est un thème qu'il développera lui-même devant les étudiants, le 25 novembre 1933 (« L'étudiant allemand comme travailleur »), puis devant les ouvriers de Fribourg, le 22 janvier 1934, deux discours qui témoignent pour l'esprit de l'époque ¹. Il adhère lui-même au Parti le 3 mai 1933. Une décision qui lui sera vertement reprochée, on s'en doute, après 1945. Adhésion donnée, semble-t-il, dans l'espoir d'exercer une action positive sur le cours des événements au sein de l'université, sans se laisser déborder par les étudiants les plus excités auxquels il a déjà refusé catégoriquement l'affichage de placards antisémites dans les locaux universitaires, ainsi que les autodafés de livres répudiés.

Tous les textes et discours que Heidegger rédige à l'époque prouvent ses illusions. Celles-ci sont communes à la plupart des Allemands, parmi les meilleurs. On le verra lors du plébiscite du 12 novembre 1933, quand le pasteur Niemöller, le physicien Max Planck, le poète Gerhart Hauptmann, la plupart des évêques et l'Union des citoyens allemands de confession juive appellent à voter en faveur du Führer. Choix que fait également à l'époque le jeune Claus von Stauffenberg, futur auteur de l'attentat du 20 juillet 1944.

S'étant heurté tout à la fois à certains de ses collègues conservateurs, mais aussi au ministre qui entend peser politiquement sur ses décisions, Heidegger remet sa démission de recteur en février 1934. Pour bien marquer sa rupture, il refusera même, deux mois plus tard, de prendre part aux cérémonies officielles de passation des pouvoirs ¹.

Revenant après la guerre sur cette période, Heidegger dira

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

camps adverses. J'ai souvent eu le sentiment, lors de crises, que de tels esprits continuaient à y prendre part – qu'ils suspendissent discrètement des poursuites en cours, qu'ils fissent disparaître un dossier, ou qu'ils eussent un avion prêt à décoller, le moment venu. » Parmi ceux-là, on peut citer Werner Best ou Wolfram Sievers déjà évoqués, mais aussi Rudolf Diels¹. Ce dernier contera plus tard à l'écrivain les circonstances qui avaient entraîné une perquisition fortuite à son domicile du quartier berlinois de Stieglitz, à la fin de 1933.

Sur dénonciation d'un voisin, nous en avons déjà parlé, deux policiers municipaux étaient venus perquisitionner à la recherche d'armes... Travail de routine dans une époque troublée, où les dénonciations se multipliaient.

Cette petite alerte eut une double conséquence. Jünger commença par jeter à la poubelle une grande quantité de papiers, et parmi eux des lettres et des journaux intimes remontant à 1919, perdus donc à tout jamais. Ensuite, noterat-il ultérieurement dans son Journal (24 août 1945) : « L'incident de Stieglitz me fit considérer Berlin comme un sol défavorable. Il m'amena à quitter une maison déjà repérée et à m'installer à Goslar. »

Goslar est une petite ville du massif montagneux du Harz. Jünger y séjournera avec les siens à partir de décembre 1933, jusqu'à un nouveau déménagement, trois ans plus tard (9 décembre 1936), pour Uberlingen, en bordure du lac de Constance. Ce ne sera qu'une longue halte avant un nouveau départ, le 1^{er} avril 1939, pour l'ancien presbytère de Kirchhorst, près de Hanovre, où il résidera avec sa famille jusqu'au 1^{er} décembre 1948.

La grande œuvre du Journal

Mobilisé dans la Wehrmacht, le 26 août 1939, avec son ancien grade de lieutenant, ce qui provoque chez lui un sourire amer, Jünger est aussitôt promu au grade de capitaine, dont il ne sortira plus. Il rejoint la garnison de Celle. Depuis plusieurs mois, l'écrivain a entrepris de rédiger un véritable journal, daté cette fois. Il y note des faits, parfois infimes, qui suscitent souvent de longs commentaires sibyllins. Au moins épargnera-t-il à ses futurs lecteurs les détails concernant les embarras gastriques ou les performances amoureuses qui encombrant les journaux et souvenirs de ses confrères moins pudiques. Rien de tel en effet chez Jünger, en dépit de la tournure intimiste de sa pensée. Il se limite strictement à l'expression des sentiments et méditations.

Ce Journal qu'il a commencé de rédiger le 3 avril 1939, alors même qu'il entreprenait l'écriture de *Sur les falaises de marbre*¹, Jünger ne cessera plus de le tenir jusqu'à la fin de sa vie, hormis des interruptions parfois prolongées, notamment durant les périodes consacrées à de nouveaux livres². Tenu durant toute la guerre, ce Journal sera sa grande œuvre, capable de rivaliser avec les ouvrages de jeunesse, celle où il révélera le meilleur de son talent d'écrivain. Dès *Orages d'acier*, sorte de journal non daté, il avait déjà affirmé d'exceptionnelles qualités de diariste. Il avait aussi montré cette disposition sismographique sur laquelle nous avons insisté. On verra celle-ci à l'œuvre au cours de la dizaine d'années exceptionnellement dramatiques qui s'échelonnent du 3 avril 1939 au 2 décembre 1948, date à laquelle s'achève le deuxième ensemble de Journaux ayant pour cœur la Seconde Guerre mondiale et ses suites immédiates³.

Dans la crainte de réactions policières, les Journaux des années de guerre seront soumis à des précautions. Certains noms

propres seront cryptés. Celui d'Hitler devient *Kniébolo*, ce qui n'aurait d'ailleurs trompé personne.

D'emblée, Jünger a conçu son Journal avec l'intention de le publier. La rédaction très élaborée a donc été attentivement revue avant sa publication – soucis littéraires obligeant. Cependant, à la différence des écrits de jeunesse, l'auteur ne procèdera plus qu'à de rares remaniements à l'occasion de nouvelles éditions.

La lecture des Journaux offre une riche matière sur les années de guerre de Jünger, au moins sur les réactions et pensées suscitées par les événements, les rencontres, les lectures, ou certains faits mineurs de la vie quotidienne ¹.

Le courage dans la guerre civile

L'écrivain est depuis peu sous l'uniforme quand sort d'imprimerie, en Allemagne, à la fin de septembre 1939, *Sur les falaises de marbre*. En novembre, il est muté au 287^e régiment d'infanterie à Belsen, et il reçoit le commandement de la 2^e compagnie. Il accompagne bientôt son unité qui est affectée à la défense de la ligne Siegfried face aux positions françaises. Ainsi commence pour lui la « drôle de guerre », dont la routine est coupée de quelques escarmouches et tirs de mitrailleuse ².

Dans une lettre à un ami, le 24 mars 1940, on relève ces impressions : « Je suis ici à la tête d'une compagnie comme il y a vingt ans, et cette activité est celle que je préfère, car c'est la plus contemplative que l'on puisse exercer au sein de l'armée. [...] C'est encore là où l'on se bat que l'on peut espérer rencontrer le moins possible de ces individus dont le contact est répugnant. J'ai déjà supprimé le mot "allemand" de tous mes ouvrages, pour ne pas avoir à le partager avec eux ¹. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvoir. Président du Reichstag en 1932, premier ministre de Prusse en 1933, enfin ministre de l'Air, il devient l'un des trois premiers personnages du régime, déployant un faste ostentatoire. Capturé par les Américains en 1945, traduit devant le tribunal de Nuremberg, il se montrera le plus courageux et le plus offensif des accusés. Condamné à la pendaison, il échappe au bourreau en se donnant lui-même la mort dans sa cellule le 15 octobre 1946.

1. Ernst Jünger, *Journal de guerre et d'Occupation, 1939-1948*, p. 480-481.

1. Notamment dans son *Journal*, à la date du 8 mai 1945.

1. Julien Hervier (*Deux individus contre l'histoire, op. cit.*) explique l'origine du mot « maurétanien », issue d'un personnage des *Mille et Une nuits*, l'une des plus anciennes lectures de Jünger.

1. Lettre de Friedrich Hielscher à Ernst Jünger en date du 18 novembre 1985, publiée dans la correspondance Jünger-Hielscher (1927-1985), Klett-Cotta, 2005. Citée par Julien Hervier, *Journaux de guerre. II : 1939-1948*, p. XXV, n. 2. Après la guerre, Wolfram Sievers fut emprisonné, condamné à mort et pendu en 1947, par décision du tribunal de Nuremberg. Voir dans le même volume de la Pléiade la notice biographique consacrée à Friedrich Hielscher, p. 1301.

2. Pierre Bitoun, *Les Hommes d'Uriage*, La Découverte, 1988, p. 116.

3. Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, Pygmalion, 1995, rééd. 2002, p. 168.

1. Rudolf Diels (1900-1957). Jeune et brillant fonctionnaire de la police de Prusse à la fin de la république de Weimar, il avait organisé un service politique à la demande du ministre socialiste Carl Severing. Quand Goering devint ministre de l'Intérieur de Prusse en 1933, il chargea Diels d'organiser le service qui deviendra la Gestapo (*Geheim Staats polizei* : police secrète d'État), qu'il dirigea jusqu'en avril 1934.

1. Tout d'abord intitulé *La Reine des serpents*.

2. La date du 3 avril 1939 est celle de la version définitive, dans la traduction revue par Julien Hervier pour les *Journaux de guerre, II : 1939-1948*, p. 17. Dans l'édition publiée par Julliard en 1965 (traduction d'Henri Plard), le *Journal de guerre et d'Occupation* commençait le 25 avril 1939.

3. Jünger donnera plus tard le titre collectif de *Rayonnements* (*Strahlungen*) aux livres médians des journaux de la Seconde Guerre mondiale, à l'exclusion de *Jardins et routes*, publié en 1942, et de *La Cabane dans la vigne*, qui paraîtra en 1958. Ultérieurement, il englobera également ces volumes sous le titre collectif de *Rayonnements* qui finira par

regrouper l'ensemble des Journaux, incluant *Soixante-dix s'efface*. Selon Julien Hervier, le mot « rayonnements » se rapporte, dans l'esprit de Jünger, à la notion de radiation.

1. Pour une chronologie détaillée de la vie de Jünger durant les années de guerre, on se reportera à l'appareil critique réalisé par Julien Hervier pour le volume II de la Pléiade.

2. Jünger recevra la Croix de fer de 2^e classe pour avoir sauvé un camarade, blessé par le feu adverse.

1. Cité par Julien Hervier, *op. cit.*, p. XXXIX.

1. Hans Speidel (1897-1984). Engagé en 1914, il participe à tous les combats de la guerre. Maintenu dans la Reichswehr, il reprend parallèlement des études d'histoire et d'économie, et soutient une thèse de doctorat de lettres en 1925. Nommé en 1930 à l'état-major général, il est adjoint à l'attaché militaire en France, chargé du renseignement, de 1933 à 1935. Après la campagne de 1940, il est nommé en août chef d'état-major du général Otto von Stülpnagel, commandant en chef des forces allemandes en France. À partir de mars 1942, il est chef d'état-major de différentes grandes unités sur le front de l'Est. Nommé général en mars 1943, il devient à partir d'avril 1944 le chef d'état-major du groupe d'armées B, sous les ordres du maréchal Rommel. Assurant l'intérim de ce dernier dans la nuit du 6 juin 1944, il n'a pas jugé utile d'alerter les forces allemandes en dépit des renseignements transmis par le colonel Helmuth Meyer. Compromis dans le complot du 20 juillet 1944, ayant de surcroît contrevenu à l'ordre d'Hitler de détruire Paris, il est arrêté le 7 septembre. Sauvé par une cour d'honneur militaire, il subira ensuite le sort des prisonniers de guerre jusqu'en 1949. Après sa libération, il deviendra le conseiller militaire du chancelier Adenauer, participant à la création de la Bundeswehr et à la réhabilitation des armées allemandes. De 1957 à 1963, il commande les forces terrestres du secteur Centre-Europe de l'OTAN et prend sa retraite en 1964.

1. Sur Sophie Ravoux (1906-2001) et son mari, ainsi que sur le journaliste allemand antinazi Joseph Breitbach (1903-1980), ami commun du couple et de Jünger, on consultera le répertoire biographique établi par Julien Hervier pour la Pléiade, volume II. Joseph Breitbach, proche ami d'André Gide, très introduit à la NRF, a joué avant la guerre un rôle de passeur important entre littérature allemande et littérature française.

1. Sur le rayonnement intact de Paris durant l'Occupation, nous renvoyons à *Histoire de la Collaboration*, Pygmalion, 2002.

2. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, Mercure de France, tome XV, à la

date du 22 novembre 1943.

1. En 1978, Jünger publiera chez son éditeur, Klett-Cotta, la traduction qu'il a faite du livre de son ami Léautaud, *In Memoriam*, suivie d'une postface, avec une dédicace à Florence Gould.

2. Banine (1905-1992), diminutif de Umm-el-Banine Assadoulaeff, est née à Bakou, en Azerbaïdjan, dans une riche famille chiite très cultivée. Émigrée en France après la révolution de 1917 et maintes autres péripéties, elle vivra ensuite à Paris, au sein du milieu littéraire. Elle a écrit plusieurs livres sur Jünger. Le plus complet est *Ernst Jünger aux faces multiples*, *op. cit.*

1. Alain de Benoist, « Céline et l'Allemagne, 1933-1945 », *Le Bulletin célinien*, 1997, et notre *Histoire de la Collaboration*, *op. cit.*, p. 207-216.

1. On a prétendu que ce manifeste avait été lu et approuvé par le feld-maréchal Rommel, mais rien ne le prouve. L'ancien chef de l'Afrikakorps, commandant du groupe d'armées B face au débarquement de l'été 1944, était étranger au complot du 20 juillet et l'aurait sans aucun doute condamné. Dans la confusion de l'époque, c'est un malentendu tragique qui a conduit Hitler à exiger le suicide secret du grand soldat, le 14 octobre 1944. Sur ce point, on peut consulter Benoît Lemay, *Erwin Rommel*, Perrin, 2009.

1. Armand Petitjean (1909-2003). Normalien, collaborateur de la NRF avant 1940, ami de Jean Paulhan, gravement blessé en juin 1940, il rejoint ensuite le secrétariat à la Jeunesse de Vichy auquel il tente de donner une orientation virile. Il se rapproche de la Résistance à la fin de 1943 et s'engage ensuite dans les tabors marocains (1^{re} armée), malgré sa main mutilée. Il participe aux combats jusqu'à la capitulation allemande et se tient ensuite à l'écart de toute activité politique. En 1941, il avait publié à la NRF un essai vaguement fascisant, *Combats préliminaires*. Pour plus d'informations, on pourra se reporter à notre *Histoire de la Collaboration*, *op. cit.*

2. Julien Hervier, *Entretiens avec Ernst Jünger*, Gallimard, « Arcades », 1986, p. 59 et 157.

3. Pierre Boutang, *Les Abeilles de Delphes*, La Table Ronde, 1952, rééd. Les Syrtes, 1999.

1. Ernst Jünger, *La Paix*, La Table Ronde, édition de 1971, p. 77.

1. Au sujet de cette conjuration, on pourra se reporter à l'étude publiée dans le no 40 de *La Nouvelle Revue d'Histoire*, mars-avril 2009

1. Ernst Jünger, *Second Journal parisien*, 22 juillet 1944.

1. *Feuillets de Kirchhorst (La Maison dans la vigne)*, 13 janvier 1945.

2. Jünger a eu un second fils, Alexandre, dont il évoque la crânerie face

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'épouse de Jünger, Gretha, ironisera avec une vivacité mordante. « Elle trouvait, écrira l'écrivain quelque peu dépité, qu'on ressentait une impression de malaise à vivre sous le même toit qu'un homme capable d'élucubrer ce genre de texte. ² »

L'esprit qui colore encore *Héliopolis* se déchirera peu après avec la publication allemande, en octobre 1951, du *Traité du rebelle* (*Der Waldgang*). Une nouvelle fois, l'époque avait changé.

Le Traité du rebelle

En 1951, six ans se sont écoulés depuis l'écrasement de l'Allemagne. Six années de transformations des mentalités, surtout à l'Ouest, marquées par la guerre froide que les historiens font commencer en 1948. Le conflit mondial et l'opprobre pesant sur l'Allemagne ne sont pas oubliés, mais pendant un temps, leur souvenir sera estompé par le sentiment prégnant de la menace venue de l'Est. C'est une réalité oubliée dont porte témoignage l'actualité de l'époque. En France, les craintes précises d'invasion et de massacres sont très présentes par exemple dans les propos de table du général de Gaulle, éloigné du pouvoir, mais observateur passionné de l'actualité du moment ¹.

L'essai que publie Jünger sous le titre *Der Waldgang* (*Le Traité du rebelle*) reflète de nouvelles vibrations ². L'ouvrage est en rupture complète avec la philosophie contemplative de *Sur les falaises de marbre* et avec le moralisme douçâtre de *La Paix*. Le comportement des puissances victorieuses de 1945 a contribué à dissiper certaines représentations que la période précédente avait semées : « Nous ne sommes pas impliqués dans

notre seule débâcle nationale, écrit maintenant Jünger. Nous sommes entraînés dans une catastrophe universelle, où l'on ne peut guère dire quels seront les vrais vainqueurs et quels seront les vaincus. »

Faisant retour sur le passé récent sous l'éclairage du début des années cinquante, celles qui voient se confirmer l'asservissement de tous les peuples d'Europe orientale et des Allemands de l'Est, l'écrivain prend de la hauteur pour décrire l'oppression du communisme sans la nommer : « L'inexorable encerclement de l'homme a été préparé de longue date par les théories qui visent à donner du monde une explication logique et sans faille, et qui progressent au même pas que le développement de la technique. On soumet d'abord l'adversaire à un investissement rationnel, puis à un investissement social, auquel succède, l'heure venue, son extermination. Nul destin n'est plus désespérant que d'être entraîné dans cette suite fatale, où le droit se change en arme. » Cette description vaut bien entendu pour d'autres systèmes, y compris ceux qui prétendent au monopole de la liberté : « Il n'y a pas de grands mots ni de noble pensée au nom desquels le sang n'ait déjà coulé. »

Le titre allemand du nouvel essai, *Der Waldgang*, n'ayant pas d'équivalent en français, a été traduit par Henri Plard pour l'édition française par « rebelle ». Le mot *Waldgänger* emprunte son nom à une antique coutume scandinave médiévale. Les hors-la-loi coupables de meurtre pouvaient être tués légalement par tous ceux qui les rencontraient. Mais le proscrit avait aussi le droit du « recours aux forêts » pour s'y réfugier et y vivre librement à ses risques et périls. Le terme de « maquisard » aurait pu être choisi, mais comme il se rapportait à une époque et une situation historiques précises, il n'a pas été retenu par le traducteur. En effet, le « rebelle » que veut cerner Jünger dans son essai n'est pas un personnage historisé, même si le contexte

qui l'a fait naître est historique. Le souvenir de la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale l'a influencé ainsi que l'actualité des menaces soviétiques dans la période dangereuse de la guerre froide. Un Allemand, même aussi éloigné des questions quotidiennes que l'était Jünger, n'a pu ignorer le traumatisme causé par le blocus de Berlin, qui a isolé le secteur « occidental » de juin 1948 à mai 1949, dans l'intention de faire tomber la totalité de l'ancienne capitale aux mains de Staline.

La liberté du braconnier

L'invocation aux forêts comme refuge pour la liberté peut sembler surprenante chez un auteur qui, dans *Sur les falaises de marbre*, en avait fait au contraire le lieu de tous les maléfices. Mais cette nouvelle approche est conforme à une séculaire tradition européenne qui a toujours vu dans la forêt le lieu même du ressourcement. Une telle interprétation est omniprésente dans le cycle arthurien comme dans maintes légendes celtiques ou germaniques que connaissait Jünger. Elle est également présente dans les souvenirs d'enfance et l'imaginaire de l'écrivain. C'est la signification donnée à la forêt dans *Sur les falaises*, et non l'inverse, qui constitue une bizarrerie.

Le 19 février 1947, alors que la famille vivait encore à Kirchhorst, le Journal de guerre rapporte un souvenir particulièrement joyeux qui tranche avec les considérations plutôt sombres de la période. Et le cadre de ce souvenir est celui de la forêt décrite comme un refuge.

« Je me rends dans la forêt, tintant de givre, se souvient Jünger. En revenant, je rencontre le jeune Haustein devant son atelier, il me fait gaiement signe d'entrer. » Le jeune Haustein est pour moitié paysan et pour moitié forestier. On va découvrir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sais aussi des trésors d'énergie masqués, m'incitent à penser que l'Europe, en tant que communauté millénaire de peuples, de culture et de civilisation, n'est pas morte, bien qu'elle ait semblé se suicider. Blessée au cœur entre 1914 et 1945 par les dévastations d'une nouvelle guerre de Trente Ans, puis par sa soumission aux utopies et systèmes des vainqueurs, elle est entrée en dormition.

Bien des fois, dans ses écrits, Jünger a fait allusion au destin comme à une évidence se passant d'explication, ainsi que d'autres invoquent Allah, Dieu, la Providence ou l'Histoire. Ce mot, que nous écrivons en français, avec ou sans majuscule, selon le cas, a plusieurs significations. Quand un romancier dit de son personnage que « sa mort lui a donné un destin », il entend que les circonstances de cette mort ont donné un *sens* à la vie de son personnage, conférant à celui-ci une *forme*, une *stature*. Mais quand un autre romancier dit que le destin de son personnage était de finir comme une épave ou un héros, il entend destin comme synonyme de *sort* ou de *fortune*, au sens antique. De façon analogue, on parlera de la destinée d'un peuple ou d'une civilisation, autrement dit son *existence* ou son *avenir historique*. Nous gravissons un échelon supérieur lorsque, dans l'*Iliade*, Homère dit que les dieux eux-mêmes sont soumis au *Destin*, cette fois avec une majuscule. L'épisode est conté au chant XXII lorsqu'il s'agit de trancher du sort d'Hector face au glaive d'Achille. Le Destin figure ici les forces mystérieuses qui s'imposent aux hommes et même aux dieux, sans que la raison humaine puisse les expliquer. Ce n'est pas la Providence des chrétiens, puisque celle-ci résulte d'un plan divin qui se veut intelligible, au moins pour l'Église. C'est en revanche un autre nom pour la fatalité. Pour répondre à cette dernière, les stoïciens et, de façon différente, Nietzsche, parlent d'*amor fati*, l'amour du destin, l'approbation de ce qui est,

parce qu'on n'a pas le choix, rien d'autre en dehors du réel. Approbation contestée par toute une part de la tradition européenne qui, depuis l'*Illiade*, a magnifié le refus de la fatalité. Citons le fragment du chant XXII qui suit la décision des dieux. Poursuivi par Achille, Hector se sent soudain abandonné : « Hélas ! Point de doute, les dieux m'appellent à la mort [...]. Et voici maintenant le Destin qui me tient. Eh bien ! Non, je n'entends pas mourir sans lutte ni sans gloire [...]. Il dit, et il tire le glaive aigu pendu à son flanc, le glaive grand et fort ; puis, se ramassant, il prend son élan tel l'aigle de haut vol qui s'en va vers la plaine [...]. Tel s'élance Hector. » L'essentiel est dit. Hector est l'incarnation du courage tragique, d'une insurrection contre l'arrêt du Destin qu'il sait pourtant inexorable. Tout est perdu, mais au moins peut-il combattre et « mourir en beauté ».

Le Nœud gordien : l'Europe et l'Asie

Si l'on regarde le temps écoulé, si l'on songe aussi à celui qui viendra, Ernst Jünger offre à nos yeux les perspectives d'un autre destin européen. Une destinée différente en toute chose de ce que nous montre le moment où j'écris. Alors que nous cheminons à tâtons vers l'aube indistincte d'un réveil futur, cet homme se tient devant nous comme la figure d'une autre façon d'être. Les Européens de l'avenir pourront prendre appui sur ce qu'a été sa vie et son itinéraire spirituel pour retrouver leur visage aujourd'hui défiguré. Dans beaucoup de ses écrits, comme au burin sur l'acier pur, Jünger a gravé les traits d'une permanence européenne et d'un destin laissant peu de place au doute et au désarroi.

Jamais il n'a fait ce travail d'élucidation avec plus de clarté

que dans *Le Nœud gordien*, ouvrage publié initialement en 1953¹. Cet essai était visiblement influencé par l'époque. Les 16, 17 et 18 juin de cette année-là, le peuple ouvrier de la zone soviétique de Berlin s'était révolté à mains nues contre les chars de l'Armée rouge, bientôt imité par toute la population de la partie de l'Allemagne soumise au pouvoir soviétique. Le soulèvement fut brisé par les armes, et la répression fut sanglante. Jünger n'y fait aucune allusion dans son livre, qui s'affiche comme une réflexion intemporelle sur l'esprit européen. Néanmoins, en filigrane, l'âpreté du conflit Est-Ouest de l'époque est sensible, comme le sont les souvenirs sombres de l'époque hitlérienne, évoqués avec distance.

Le contraste entre l'Est et l'Ouest, l'Europe et l'Asie, telle est la matière qui nourrit la réflexion de Jünger dans son livre. Cela est affirmé dès la première page, dans le style particulier de l'écrivain. Notre mémoire ou notre regard, écrit-il, sont ainsi faits qu'ils retiennent surtout l'éclat des guerres et des armes à travers le temps. Marathon et Salamine, armées, phalanges, cohortes d'éléphants, assauts de croisés et de sarra-sins, batailles navales, groupes de blindés, débâcles dans la glace et les déserts, saccages de villes aux temps de Démétrius Poliorcète, de Titus, de Tamerlan, comme aux nôtres : « Cela s'empreint dans la mémoire. »

Mais ce n'est là que le cadre de la réflexion dans l'espace et le temps. Le propos de Jünger est d'une autre ambition. Comme l'annonce le titre de son essai, il s'appuie sur le souvenir du nœud gordien tranché par Alexandre d'un coup d'épée à l'orée de sa conquête de l'Asie. Selon la légende, l'empire sur l'Orient était promis à celui qui saurait dénouer ce nœud compliqué, noué au timon du char de Gordius, roi de Phrygie. Comment faut-il interpréter le coup d'épée d'Alexandre ? Dans la réponse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un autre matérialisme historique
Heidegger et le nihilisme du *Travailleur*
Un manifeste du « réalisme héroïque »
Le parti de la Prusse contre celui d'Hitler
Une réserve toujours plus distante

VIII. L'exil intérieur

Le guerrier retiré du monde
La Nuit des longs couteaux
L'opposition prussienne à Hitler
Günter Grass et les éclipses de la mémoire
Quand les Allemands votaient Hitler
Oswald Spengler prend ses distances
La crainte d'une nouvelle guerre mondiale
Carl Schmitt, l'improbable ami de Jünger
Gottfried Benn et Martin Heidegger
Le « Mai 68 » national-socialiste

IX. L'adieu aux armes

Une sécession d'avec soi
Incompatibilité humaine
« J'avais sous-estimé les dons de cet homme »
Sur les falaises de marbre
La condamnation des « maurétaniens »
« On laisse Jünger tranquille »
Des protections inattendues

La grande œuvre du Journal
Le courage dans la guerre civile
Séjours parisiens
Dans le salon de Florence Gould
L'affaire Céline-Merline
Les rêves idylliques de *La Paix*
Platitudes humanitaires
Du bourgogne et des fraises
La mort du fils bien-aimé

X. Du rebelle à l'anarque

Machiavel ou Corneille
L'opposant l'emporte sur le patriote
L'arrivée des Américains
Catastrophes et souffrances
Devant des malheurs immenses
Des suicides par milliers
Jünger est interdit d'édition
Le Traité du rebelle
La liberté du braconnier
D'autres recours que des écoles de yoga
Tentations théologiques
La cohérence de l'œuvre
Du rebelle à l'anarque

Épilogue. Un autre destin européen

Le courage tragique et le Destin

Le Nœud gordien : l'Europe et l'Asie

Principe solaire contre principe chthonien

Hérodote et l'identité grecque

Liberté et arbitraire

L'Iliade et l'esprit de chevalerie

L'art des chasseurs des premiers âges

Viser plus haut que le but

Une éthique de la tenue

N° d'édition : 5461
Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
Monaco